

MLR
1771

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique
34e année - no 136

Publication trimestrielle
oct. - nov. - dec. 1986

Cent trente-sixième

LETTRE OUVERTE aux Ecrivains de Belgique



Equinoxe de l'automne 1986.

Mes chers confrères,

Etes-vous comme moi ? Nos quotidiens me désolent. Qu'ont-ils fait de cette belle liberté, si fièrement affirmée dans la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ? Plutôt sévère, Ventura Garcia Calderon parle de « la sainte canaille, les déformateurs de la vérité que sont devenus les journaux à gros tirage ». Mangés par la publicité et les sports, ces diurnales — comme les appelait Marcel Schwob — sont de surcroît d'un aspect affligeant. La laideur à ce point souveraine finit par se faire oublier.

Ces réflexions me sont venues à cause d'une amie, revenue de Suisse. Elle m'a glissé dans les mains un exemplaire de « La Gazette de Lausanne » et j'ai retrouvé avec joie cette feuille si différente des nôtres. Son aspect est reposant. La mise en page ordonnée est servie par une typographie de bon goût et les rubriques, bien équilibrées, distribuent les nouvelles avec un sens de la mesure particulière à ce pays.

Comme toute affirmation trouve sans peine son contraire, je viens de lire dans un de nos phares de l'information un texte intéressant. Il émanait, il est vrai, d'un lecteur. Cet homme averti a sorti de l'ombre quelques lignes frappantes d'un auteur oublié. Qui connaît Jean-Nicolas Bassenge ? Sous la Révolution, ami des idées nouvelles, il est adepte d'une religion toute neuve, la Théophilanthropie, dont la vie fut éphémère. Il n'en faillit pas moins, sous Robespierre, avoir la tête coupée. Ce brave Liégeois écrivit un jour ces phrases dignes d'attention : « Connaissez-vous nos plus grands ennemis ? Ceux qui réellement m'alarment et rendent insolents nos faquins ? Ce sont nos divisions, notre peu d'ensemble, la faiblesse, la nullité de la plupart de nos têtes, qui ne savent ce qu'elles veulent, criant, bavardant et qui ne sont capables de rien (...) Et, en vérité, c'est une pitié : ni ordre, ni plan, ni suite ; pas d'instructions, ni de notions, ni de principes. Nous ne sommes pas mûrs. Il faut pourtant se servir des outils qu'on a puisque nous y sommes... »

Me croirez-vous ? Ce texte percutant m'a poussé à me replonger dans la Bible. Mes préférences y vont vers l'Ancien Testament. Le tragique y côtoie le plaisant et la vengeance divine le libertinage. J'ai une tendresse pour « L'Ecclésiaste ». Son auteur, Qohélet, « fils de David, roi dans Jérusalem », s'y exprime avec une clairvoyance parfois cruelle. Ne lui devons-nous pas ces propos devenus légendaires : « Vanité des vanités, et tout est vanités » et « il n'y a rien de nouveau sous le soleil » ? Et que de réflexions amères ! Oyez : « De fait, le sort de l'homme et celui de la brute est le même ; l'un meurt, l'autre aussi ; ils ont le même muffle tous les deux ; la supériorité de l'homme sur la bête est nulle, car tout est vanité. Tous deux vont au même endroit ; tous les deux viennent de la poussière, tous les deux retournent à la poussière. Qui sait si le souffle des hommes monte en haut et si le souffle des bêtes descend en bas ? »

Je quitte à regret ce Qohélet, cet ami lointain et pourtant si proche, pour repenser aux propos vieux de près de deux siècles de ce brave Bassenge. Ils frappent par leur caractère actuel. Malgré les leçons de l'histoire, l'homme ne change pas.

Changera-t-il jamais ? Le lauréat du récent Prix de la littérature de la ville de Cologne, Hans-Magnus Enzenberger le prétend. Nous vivons, selon lui, une ère nouvelle. Il l'appelle l'ère de la télévision. Elle a changé les normes de la culture. Pour la masse des humains, celle-ci se ramène de nos jours à la discothèque, la publicité, la télévision. Ces éléments ont suscité un analphabétisme secondaire. Dans ce procès, la télévision est la grande responsable. Ses programmes visent à la nullité. C'est un spectacle-zéro s'ingéniant à plonger le téléspectateur dans un état d'inconscience béate.

Propos dur et d'autant plus surprenant qu'il nous vient d'un pays où la culture fut toujours largement honorée. A part toutefois la période où les Allemands furent invités à se délecter en ordre principal de « Mein Kampf », l'unique ouvrage de notre confrère Adolf Hitler, gagné par la suite à des pratiques nettement plus détestables.

A la réflexion, seule la vitesse a pu transformer le comportement de l'homme. Pendant des siècles, le galop du cheval fut la plus grande qu'il pût éprouver. Depuis, elle s'est insinuée partout. Je m'étonne, à ce propos, que Hans-Magnus Enzenberger ait négligé la Bande dessinée comme un élément puissant de cet analphabétisme secondaire qu'il dénonce. « Quant aux dangers de la B.D., écrit Michel Tournier, ils sont bien connus de tous les enseignants. C'est une sorte d'illettrisme pire que la télévision ». »

Ce produit, au nom impropre, est né de ces dessins de caricaturistes qui meublaient les bas de pages d'un journal. Puis, il s'est développé en récits illustrés destinés aux enfants et publiés dans des périodiques adéquats. Le succès aidant, il en est né des albums. Et des enfants, il est passé aux adultes. Aujourd'hui, il est présent dans tous les journaux, et se prélassse dans toutes les librairies. Amalgame de dessins, d'onomatopées et de textes succints, il aborde tous les sujets et remplace le roman pour le lecteur moyen. Il illustre à merveille ce goût de la vitesse qui est devenu un impératif de la société contemporaine.

La BD finira par supplanter le livre. Déjà, nos savants auteurs de panoramas littéraires l'accueillent dans leurs si doctes ouvrages car ils se veulent être des phares prémonitoires. Et vive le temps qui sera celui de la robotisation avec la perspective finale, le règne des boutons soutenu par un humain enfin évolué, l'homo cretinus.

Mais...

Il restera toujours des hommes pour rêver de sommets inconnus et de trésors cachés.

Roger Avermaete

BLOC-NOTES

La mort de Marcel Falmagne n'a guère ému la gent littérature. Il est parti discrètement, comme il a vécu. Ce fut un bel écrivain dont nos critiques, trop accaparés par les livres venus de France, n'ont pas eu le temps de s'occuper.

Je l'ai connu au Théâtre d'Essai. Il se dévoua jusqu'au bout à cette folle entreprise conçue pour faire connaître les auteurs belges. C'était se faire des illusions sur la mentalité de nos concitoyens, fidèlement traduits par la critique qui témoigna d'un mépris total pour cet effort, essoufflé après une quarantaine de créations.

*
* *

Dans nos ethnies menacées, la protection de la pureté raciale ne subit aucune faiblesse. Diviser la cour d'une école par un simple trait sur le sol s'offre pas une garantie suffisante pour protéger 52% de francophones contre 48% de Flamands. Les autorités ecclésiastiques, se sont trouvées devant ce grave problème dans une école de Laeken.

Heureusement inspirées, elles ont pris une décision qui rappelle, en plus doux, le mur de Berlin, en faisant élever une haie d'une hauteur de 1 mètre 70.

On se sent fier d'être Belge.

R.A.

à paraître fin octobre 1986 la réédition très attendue de

RIK WOUTERS

par ROGER AVERMAETE

Un fort volume de 294 pages au format 215 x 240, illustré de 53 planches en quadrichromie et de 57 clichés au blanc et noir.

Prix: 2.750 francs.

à verser au c.c.p. 000-1526739-56
de Jacques Antoine, Bruxelles.

Envoi sans frais sous emballage spécial.